

Viens chez moi, je suis à la bibliothèque

*Tricot, yoga, cuisine, jeux vidéo... et même lecture.
Les médiathèques municipales ont remplacé le bistrot comme "troisième lieu",
après la maison et le travail. Une mutation qui attire le public,
mais déplaît parfois aux puristes de la culture.*

De derrière la baie vitrée de la bibliothèque Mériadeck, au quatrième étage, la vue est à couper le souffle : Bordeaux, la "ville des 3 M" (Montaigne, Montesquieu, Mauriac), se déploie jusqu'à l'horizon. Assis sur des chaises longues mises à leur disposition, des usagers en profitent, comme au bord de la mer. D'autres bienheureux n'ont pas résisté, en ce début d'après-midi, à l'appel de Morphée : ils font la sieste. Loin de s'en offusquer, Olivier Caudron, le directeur des bibliothèques municipales de Bordeaux, y voit un excellent signe. "C'est la preuve que nous avons réussi notre pari : faire en sorte que les gens se sentent ici chez eux. Notre ambition est de les rendre heureux."

"Comme chez eux", "comme à la maison" : tel est désormais le leitmotiv, le mot d'ordre même, des médiathèques françaises. La mode est au cocooning, à la convivialité. "Nos sociétés sont si dures, les gens sont en demande d'attention, de réconfort", ajoute Yoann Bourion, son adjoint. A Mériadeck, énorme bâtiment de 25 000 mètres carrés qui vient d'être entièrement "requalifié", le nouvel habillage aux couleurs vives est très réussi : on se laisse emmener avec bonheur par des escalators silencieux qui, d'un étage l'autre, conduisent à toutes sortes d'espaces prometteurs, "loft new-yorkais", coin de visionnage de DVD, espace Num' avec tablettes, consoles de jeux, salon e-press, écrans 3D...

C'est le concept de "troisième lieu", cet espace du quotidien qui vient après la maison et le travail, et qui, longtemps, fut le bistrot ou l'église. Enoncé par le sociologue américain Ray Oldenburg dans les années 1980, répandu depuis de nombreuses années dans le monde anglo-saxon ainsi qu'en Europe du Nord (Finlande, Pays-Bas ou Danemark), il a fini par gagner la France, voilà une petite décennie. Il triomphe même aujourd'hui comme jamais." La médiathèque est le seul lieu culturel public et gratuit, qui assure une mixité intergénérationnelle et sociale, explique Anne Verneuil, la présidente de l'Association des bibliothécaires de France (ABF). A ce titre, elle devient un lieu majeur pour le vivre-ensemble. En cette période de fortes tensions sociales, les élus le savent bien, qui misent sur elle pour fabriquer du lien."

De fait, le nombre de bibliothèques-médiathèques municipales a littéralement explosé, ces dernières années : d'un millier au début des années 1980, on est passé à quelque huit mille aujourd'hui. Et quels bâtiments ! Que ce soit à Troyes, Montpellier, Strasbourg, Montauban... une sorte de surenchère au "geste architectural" a engendré des édifices toujours plus beaux, toujours plus brillants, qui quadrillent le territoire comme autant d'écrans de verre. "Il était important d'inscrire visuellement ces lieux dans le paysage, car cela contribue à les dépoussiérer et à attirer le public. L'Etat et les collectivités territoriales ont fait un effort colossal pour rattraper leur retard en termes de fréquentation : si 75 % des Finlandais sont inscrits à la bibliothèque, seuls 14 % des Français ont leur carte d'abonné", poursuit le sociologue Christophe Evans, rattaché à la BPI, la Bibliothèque publique d'information, qui, au Centre Pompidou, fut, à la fin des années 1970, la toute première de ces bibliothèques tournées vers la modernité.

Mais c'est surtout à l'intérieur que la révolution est à l'oeuvre. Loin de se concentrer sur les collections, comme ce fut le cas depuis le Moyen Age, les bibliothécaires se focalisent désormais sur le public et sa satisfaction. Au-delà des poufs ou des chaises longues destinés à assurer son confort, ce sont surtout les services qu'on lui rend qui défraient la chronique. Cours de tricot, de yoga, de cuisine, grainothèque pour les mains vertes, atelier de recherche d'emploi, de réparation de vélo, battle de jeux vidéo... tout est envisageable, et tout peut encore être inventé. Les professionnels en sont conscients qui, par précaution, choisissent désormais du mobilier "nomade" et adaptable, c'est-à-dire sur roulettes, afin de pouvoir reconfigurer les lieux en fonction des évolutions : "Nul ne sait à quoi ressemblera la médiathèque du futur, admet le sociologue Claude

.../...

.../...

Poissenot (auteur de *La Nouvelle Bibliothèque*, éd. Territorial). C'est pourquoi nombre de bibliothécaires, déstabilisés, vivent mal cette mutation : ils viennent d'un monde où les bibliothèques représentaient un îlot de stabilité. Ils se retrouvent aujourd'hui à cristalliser les changements."

Y aura-t-il, en particulier, toujours des livres dans les médiathèques de demain ? La question est ouverte. Non pas tant du fait du livre numérique (en France, sa place reste maigre dans les catalogues), mais parce que, dans ce "tout-ludique", les livres apparaissent singulièrement... décalés. Ainsi, à la bibliothèque Flora-Tristan, la dernière-née du réseau bordelais, les ouvrages pour adultes représentent le fonds le plus restreint, en comparaison du secteur jeunesse, trois fois plus important. C'est tout juste si "l'atelier numérique", la salle de jeux vidéo, la salle d'animation et l'espace d'exposition lui concèdent quelques maigres rayonnages, dans un coin. Encore "le choix a-t-il été fait de ne proposer que des romans, et parmi eux, uniquement des nouveautés", explique la responsable, Laurence Guillermin. La découverte des "3 M" ne fait donc pas partie du programme, pour les habitants du quartier...

Pour certains bibliothécaires, la coupe est pleine. Comme Virgile Stark qui, sous pseudo, a publié récemment le pamphlet *Crépuscule des bibliothèques* (éd. Les Belles Lettres, 2015) pour dire son dégoût : "Il n'y a aucune raison de refuser bêtement les progrès de la technique, mais il n'y a aucune raison non plus de renoncer hâtivement à ce superbe objet de médiation qu'est le livre, le codex. Si l'on abandonne définitivement le livre, on envisage sereinement que des bibliothèques sans livres (il en existe déjà plusieurs aux Etats-Unis) sortent de terre, avec leurs "équipements informatiques" et leurs distractions plus ou moins ineptes. Puisque plus personne ne lit, pourquoi ne pas s'adapter aux goûts de la population ? C'est exactement la même logique qui voudrait abolir l'orthographe afin d'entériner l'effondrement de la langue", proteste-t-il. Aussitôt taxé de réactionnaire par la profession.

"Il est vrai qu'il est politiquement correct de dire "le troisième lieu, c'est formidable". Mais il y a tout de même de bonnes idées à en retenir ! Comme par exemple l'équilibre entre l'offre et la demande : pour que les gens aient envie de venir, il faut bien leur offrir au moins une partie de ce dont ils ont envie, non ? ", réagit la bibliothécaire-formatrice Amandine Jacquet (qui vient de diriger un ouvrage somme : *Bibliothèques troisième lieu*, éd. Association des bibliothécaires de France). Martine Poulain, sociologue, l'admet aussi : "Une révolution est à l'oeuvre dont on ne connaît pas les aboutissements. Mais cessons les discours de la déploration. En France, il était temps que nos biblio-thèques vieillottes, avec leur conception d'après-guerre, se décident à bouger !" Et de rappeler l'adage : rien ne se perd, tout se transforme...

par Lorraine Rossignol
(Télérama – lundi 18 janvier 2015)

<http://www.telerama.fr>

A Paris, la médiathèque Françoise-Sagan cultive l'accueil pour tous

*Des "blabla lunchs" au Web en accès libre, l'établissement du 10e arrondissement
se veut ouvert à tous sur le quartier, habitants comme migrants.
Sans élitisme ni démagogie.*

Sous un ciel bleu nuit, à l'ombre des palmiers, un jeune comédien déclame un texte du dramaturge britannique John Ford (1586-1640) dans un cloître évoquant l'architecture italienne de la Renaissance. Perché sur un muret, entre une chapelle désaffectée et la

.../

...

.../...

façade en pierre de taille d'une bibliothèque, Julien Verger, étudiant du cours Florent, intrigue un public éphémère. Difficile de croire que le jardin, décor à cette scène improvisée, se trouve au coeur du 10^e arrondissement parisien. C'est pourtant là, dans les murs de l'ancien hôpital de la prison Saint-Lazare, qu'a été inaugurée en mai la médiathèque Françoise-Sagan, dernière-née des bibliothèques de la Ville de Paris. " Elle est ouf cette bibliothèque, lance le comédien. Je viens ici parce que j'aime parler aux plantes et aux murs ; ça m'entraîne à parler aux gens. C'est mon jardin secret. " Comme Julien, baby-sitters, adolescents venus regarder "des vidéos débiles" et migrants gravitant entre le canal Saint-Martin et la gare de l'Est ont spontanément investi cette oasis, à l'abri des rues grouillantes du 10^e. "Le public est très mêlé. C'est un plaisir de voir que des gens éloignés de la culture viennent parce que c'est un havre de paix", s'enthousiasme Vincent, professeur de lettres à Maisons-Alfort.

"Françoise-Sagan est emblématique de ce que doit être une médiathèque en 2015, selon Anne Hidalgo", explique Noël Corbin, directeur des Affaires culturelles de la Ville de Paris : un lieu convivial et décloisonné. Et qui met la relation avec le bibliothécaire au centre du dispositif, histoire de contrebalancer la dématérialisation croissante des biens culturels. Une seule devise : "Pas d'élitisme mais pas de démagogie non plus. On n'a pas à choisir entre la médiation et les collections", résume la directrice de l'établissement, Viviane Ezratty. Pour faire entrer tous les publics dans les médiathèques et recréer du lien social, la municipalité veut casser les murs sociaux et sociétaux". Françoise-Sagan est donc conçue comme un temple du savoir "sans codes culturels". On doit avoir envie d'y entrer sans complexe. Epurée et sans ostentation, l'architecture y est pour beaucoup. Pourtant le bâtiment en impressionne encore : "Au départ, les gens pensaient qu'ils entraient dans un hôtel de luxe", se souvient Soizic Cadio, chargée de la programmation culturelle et de la communication.

Autre piste : relier action culturelle et action artistique. Ce 5 novembre, le vernissage d'une exposition photo intitulée "Portraits de no-go zones" (du nom donné aux quartiers populaires parisiens par un journaliste américain de Fox News). Suit une conférence houleuse sur le traitement médiatique des banlieues. Dans le public, quelques personnes photographiées par Julien Bottriaux passent la porte de la médiathèque pour la première fois.

Lieu de circulation et de cohabitation, Françoise-Sagan a su trouver sa place dans le complexe socioculturel de l'ancien clos Saint-Lazare. Elle partage ses murs avec un centre social, une crèche, une école primaire et un gymnase. Les cris des enfants donnent vie à ce village miniature où tout n'est pas toujours rose. "La présence de ces autres institutions est une force, insiste Viviane Ezratty. Elles nous amènent leurs lecteurs et on leur envoie aussi du monde."

Les blabla lunches : ateliers de conversation sociolinguistiques

Trois ans de travaux de préfiguration ont été nécessaires pour que la greffe prenne dans ce quartier au fin maillage associatif et où soixante langues sont représentées. Pour suivre la politique socioculturelle de la Ville, notamment en termes de lutte contre l'exclusion, l'équipe de la médiathèque se forme - l'association Singa (1) doit sensibiliser le personnel à l'interculturalité et l'informer sur les demandes d'asile - et redouble d'initiatives. Elle vient de lancer des ateliers de conversation sociolinguistiques baptisés "blabla lunches". Six hommes d'origines afghane, iranienne, égyptienne ou encore sud-américaine se présentent à la première séance. Autour d'un café, une discussion est lancée, avec pour point de départ une fresque de street art à l'entrée de la médiathèque. La moitié des participants ne parle pas un mot de français, ce qui provoque des quiproquos absurdes et drôles. En France depuis six ans, Abdelhalim repart avec sa carte d'adhérent, une méthode Assimil et un roman graphique. D'autres jeunes migrants se reposent des nuits dans le froid en somnolant sur des poufs géants ou restent connectés des après-midi entières sur Facebook. Arrivé d'Iran dix jours plus tôt, Hadi, 25 ans, nous tend son smartphone pour communiquer grâce à une application de traduction. Garder sa batterie chargée est pour lui aussi vital que rester au chaud.

.../...

.../...

Certains, comme Michel, 75 ans, un habitué de la salle d'actu, ont l'impression que "des personnes squattent" les ordinateurs. "Il faut réfléchir pour décider si les médiathèques doivent rester les seuls lieux de service public où surfer gratuitement sur Internet", concède Noël Corbin. "Ce n'est pas un problème de migrants mais de nombre d'ordinateurs", conclut Viviane Ezratty. Pour elle, l'enjeu est clair : apprendre à vivre ensemble pour "qu'un public n'en chasse pas un autre" et continuer à se former. Avec l'extension souhaitée par Fleur Pellerin de leurs horaires le soir et le dimanche, les médiathèques deviendront-elles des accueils de jour ? " Notre objectif n'est pas d'en faire des centres d'accueil pour migrants, mais ils doivent s'y sentir bien reçus", nuance Noël Corbin. " On n'est pas des assistantes sociales et on a appris à dire non lorsqu'on ne peut pas assumer", ajoute Viviane Ezratty, sûre que l'ouverture du site qu'elle dirige, plébiscité par les familles, satisfait tout le monde : "Tout est question d'équilibre "

(1) Singa a récemment créé la plateforme Calm (Comme à la maison), mettant en relation des particuliers ayant un toit à offrir et des réfugiés statutaires.

par Yohav Oremiatzki

(Télérama – lundi 18 janvier 2015)

<http://www.telerama.fr>